

S O E U R D O U Z O N

2 Décembre 1884 - 19 Décembre 1950

66 ans - 44 de vocation

*

MAISON CENTRALE DE BEYROUTH

Liban

Le but de ma vie disait la Baronne de Barante, est d'approcher le plus possible de la perfection". Cette admirable chrétienne, aïeule de la famille de ma Soeur Douzon, tenait à Paris; vers 1850 un salon où se réunissaient les jeunes intellectuels en quête de lumière pour leurs âmes. Ils étaient nombreux alors ceux qui se débattaient dans le chaos issu des bouleversements de la Révolution. La Baronne de Barante les orientait vers les sommets spirituels les plus élevés. Sous son influence se préparèrent plusieurs conversions retentissantes, entre autre celle de Théodore Ratisbonne, frère aîné d'Alphonse, le célèbre converti de la Médaille Miraculeuse. Le plus grand honneur qu'elle souhaitait pour ses descendants était celui de l'appel de Dieu. Il se fit entendre à la génération de ses arrières-petites filles dont cinq comprirent le néant des choses d'ici-bas: Dames de Sion, Auxiliatrice du Purgatoire, Filles de la Charité, quittèrent sans regret la vie brillante, douce et facile, pour aller à la source de tout bien. A l'exemple de son aïeule vénérée, ma Soeur Douzon n'eut qu'un désir : mourir à tout ce qui n'est pas Dieu, pour ne vivre que de Lui seul, et, cet idéal, elle l'a parfaitement réalisé.

JEUNESSE ET VOCATION

Née le 2 décembre 1884 au château de Barante, adossé aux Monts d'Auvergne, Eliane y reçoit le Baptême, mais toute son enfance se passe à Douzon, antique demeure seigneuriale du XIVème siècle, située à quelques kilomètres de Vichy.

Avec les deux petites soeurs qui la suivent elle forme une "trinité" unie par une profonde affection et dont aucun nuage ne trouble le ciel serein. Dès l'âge de six ans Eliane déclare "Je serai religieuse" Elle le répète souvent, ce n'est un secret pour personne et certain grand cousin ne se gêne pas pour la taquiner à l'occasion : quand on passe à table un mets plus relevé, il insinue :

"Eliane, je t'en prie, prends-en, pour toute ta vie, au couvent tu n'en auras pas.

Eliane rit de bon coeur sans riposter. Des traits délicieux marquent l'éveil de sa charité compatissante: Entendant une nuit gémir sa benjamine, elle saute à terre, court à son lit :

Qu'y - a-t-il ?

Oh, Eliane, j'ai froid, très froid .

Prenant dans ses menottes plus ou moins glacées, les pieds de sa petite soeur, elle s'efforce de les réchauffer au risque de prendre mal.

Une autre fois un hibou hulule dans le parc. Réveillée en sursaut, Eliane s' imagine que c'est un bébé qui pleure. Aussitôt, debout, elle supplie la gouvernante de la laisser sortir afin de ramasser l'enfant et de le coucher dans son lit. Il lui faut ouvrir la fenêtre pour la convaincre de la réalité : son bon coeur ne cède qu'avec peine à sa raison.

Soigner des malades, recueillir des orphelins, tels sont les thèmes habituels de ses jeux d'enfant.

Bien jeune encore, elle donne des signes manifestes de piété et déjà se préoccupe de la mise en pratique des préceptes évangéliques. Au retour de la grand-Messe, dont le sermon portait sur la difficulté pour les riches d'entrer au Paradis, Eliane s'isole dans un coin, où on la trouve pleurant à chaudes larmes :

- Mais c'est affreux, affreux, gémit-elle. Alors, ni papa, ni maman, ni grand-mère, ni nous tous enfin, nous ne pourrons aller au Ciel, puisque M. le Curé a dit que les gens riches ont plus de peine à y aller que les chameaux à passer par le trou d'une aiguille...

Et voici qu'un jour, la douleur visite la grande maison heureuse: le cher papa quitte trop tôt ses trois petites filles. La Comtesse de Douzon confie leur éducation à une institutrice compétente, mais d'un caractère sévère et partial. Eliane subit particulièrement ses procédés violents, ses punitions arbitraires. Sans un mot de murmure ou de récrimination elle souffre les uns, accomplit les autres et couvre d'un silence héroïque ce martyre qui dure jusqu'à ses dix-huit ans. Lorsque des personnes plus clairvoyantes s'en indignent :

- Dieu le permet, leur dit-elle, pour ma sanctification:

Heureusement, il y a la période des vacances qui provoquent le départ de la terrible "Mademoiselle" dans sa famille. Alors, quelle joie, quelle détente ! Les fillettes redeviennent elles-mêmes, pleine de franche gaieté, surtout quand on se réunit à Barante chez l'oncle tuteur, avec toute la bande des cousins et cousines.

Jeune fille, Eliane cherche à insuffler à son entourage sa piété ardente : elle veille à ce que ses soeurs préparent leurs communions plusieurs jours à l'avance, et pendant les vacances, leur donne une méditation à faire. Lorsque ses disparitions du salon provoquent des recherches, on la retrouve presque toujours dans sa chambre, priant à genoux les bras en croix. Malgré son humilité et sa discrétion, sa famille surprend ses mortifications ; jamais elle ne respire le parfum des fleurs, adroitement elle se prive de friandises.

Elle possède déjà l'amour du pauvre et les délicatesses qu'il inspire. Elle-même a confié qu'un jour, pendant une promenade en voiture, elle eut honte de passer avec sa mère splendidement parées, devant les habitants du bourg: l'attelage luxueux et leurs toilettes lui paraissaient une insulte à la pauvreté. Une de ses grandes joies est d'assister à la fête de St Vincent à l'Hospice de Chantelle, située à six kilomètres de Douzon. Après le Salut du Saint-Sacrement, accompagnée de la bonne supérieure, on rend visite aux grands-pères et aux grands-mères alités. Une année, Eliane remarque une Fille de la Charité agée, qui, debout près du lit de l'un des malades, s'efforce de chasser de désagréables mouches. Ce geste, empreint d'esprit de foi et de surnaturelle bonté fait grande impression sur la jeune fille. Il est possible que St Vincent de Paul remporta une victoire sur St Benoît à cet instant là, puisqu'elle ne parlera plus de son désir d'être moniale chez les Bénédictines. Pendant les séjours qu'elle fait chaque jour à Paris, avec ses soeurs, pour parfaire son instruction, la chapelle de la rue du Bac exerce un attrait proéminent sur les cours de littérature, de dicton et de danse. On ne sait pas à quelle époque elle obtient de sa mère l'autorisation de ne jamais aller au bal et la met au courant de sa vocation, mais la comtesse de Douzon n'est pas surprise de cette confiance. Elle permet même à sa fille de faire un essai rue Oudinot, après avoir eu la promesse de ne quitter définitivement le monde qu'à ses vingt et un ans.

Le 17 décembre 1905, ayant assisté à la messe et quêté pour ceux qu'elle choisit comme Seigneurs et maîtres, très calme, tout à sa

joie intérieure, Eliane prend le chemin que Dieu lui désigne.

La Maison de la rue Oudinot à Paris, revoit la postulante débordante de ferveur, d'entrain, si heureuse de se sentir à sa place. Mais voici qu'une congestion pulmonaire des plus graves met ses jours en danger: sa mère est appelée auprès d'elle. Prières et bons soins parviennent à la sauver. Cependant, nos Vénérés supérieurs jugent prudent un retour provisoire dans sa famille, pour faciliter la convalescence. A cette nouvelle le chagrin de la jeune fille se change en désespoir et elle prie si bien qu'elle obtient la grâce de se remettre parfaitement sur place, puis de voir s'ouvrir la porte de la rue du Sac.

Pour l'âme qui le comprend, le Séminaire n'est-il pas le Paradis anticipé? Tout y est si beau, si pur. Ma Soeur Douzon s'imprègne de cette atmosphère. Toute sa vie elle gardera le culte de ce sanctuaire béni, le respect de ses moindres usages, sans se douter qu'un jour, le maître de la moisson lui donnera la charge si lourde et si douce à la fois, de semer dans l'âme des Petites Soeurs du Proche-orient, l'esprit et les vertus de notre saint état. Pour le moment elle les pratique avec zèle: son recueillement, sa piété angélique, sa tenue modeste et effacée, frappe ses compagnes.

A SAINT GERMAIN DES PRÈS

Les petites cornettes attendent leur destination... les coeurs battent un peu... Où irai-je? Quelle sera ma Soeur servante?

Soeur Douzon, elle, ne s'inquiète de rien. Elle ira où le bon Dieu la veut et sa Soeur Servante sera celle que le Divin Maître Lui-même aura choisie.

Ma Soeur Tartary, de vénérée mémoire, Soeur Servante de St-Germain des Près, attend sa jeune compagne. Elle est bien connue pour son air un peu bourru, mais son coeur est si grand, si bon, sa formation si virile! Elle ne veut que le bien des âmes! Soeur Douzon profitera de ses conseils, elle ne sera pas ménagée, on la juge déjà un sujet d'avenir.

Les orphelines, voilà le lot de ma Soeur Suzanne (c'est le prénom de sa chère maman). Regardons la vivre et se sanctifier.

Un jour, la Soeur Servante l'appelle: Ma Soeur Suzanne, je ne veux plus que les enfants sortent avec ces chapeaux: on dirait des champignons. Défaites-les, modernisez-les, mettez une autre garniture, ils sont vraiment trop laids et trop vieillots."

Soeur Suzanne écoute, stupéfaite: elle ne sait pas tenir une aiguille, encore moins garnir un chapeau. Elle expose humblement son cas. Ma Soeur Tabary ne s'attendrit pas:

"Arrangez-vous comme vous voudrez, il faut que ces chapeaux soient remis à neuf."

La décision est nette. Soeur Suzanne quitte le cabinet bien angoissée. Que faire?... La pauvre Soeur constate avec amertume que son éducation présente bien des lacunes.

N'aurait-on pas mieux fait de lui apprendre, la couture, la coupe, le repassage, la cuisine, qua tant d'arts d'agrément qui ne servent à rien?...

Mais il n'y a rien à regretter, il faut agir. Elle expose la situation à une compagne aussi bonne que compétente, qui saura diriger la modiste improvisée.

Malgré toutes les difficultés, et elles furent nombreuses, elle réussit en ce genre de travail si nouveau, à la joie de la Soeur servante et surtout des petites orphelines.

"Soeur Suzanne, ma Soeur vous demande dans son cabinet".

Le coeur de la jeune soeur bat fort. "Que va encore me demander ma Soeur?" Il s'agit cette fois d'accompagner chez quelques familles pauvres, une Dame de Charité, très distinguée et appartenant à la haute société.

Soeur Suzanne se présente au parloir, fait son plus beau plongeon et se dispose à conduire la bienfaitrice. On sort. Soeur Douzon a bien la tenue "à l'usage": mains dans les manches, yeux baissés. Aux questions posées par Madame X... elle répond tout juste par un oui ou un non.

La visite terminée, on s'en revient à St Germain des Près, Soeur Suzanne fait entrer la dame au parloir, la salue et disparaît.

Mme X... avant de prendre congé de la supérieure lui dit : "Ma Mère, quelle est donc cette Soeur que vous m'avez donnée comme accompagnatrice ? C'est une sotte... elle n'est même pas capable de dire une phrase".

La dame partie, soeur Tartary ne manque pas de reprendre vertement Soeur Suzanne qui ne s'excuse point. Elle baise la terre et se retire. Mais la Soeur Servante, très clairvoyante a compris l'acte d'humilité de sa compagne.

Mme X... aurait été sans doute très édifiée, pensa-t-elle, et pas mal surprise de savoir que "la petite sotte" appartenait, comme elle, à l'élite de la société.

Le jeudi, jour de promenade des enfants, la maîtresse est heureuse du bonheur de ses petites qui aiment tant marcher. On circule dans les rues de Paris. Soeur Suzanne ne peut plus tenir les yeux baissés, il lui faut surveiller la bande. Voilà qu'un gamin, hardi comme un page, les mains dans les poches et sifflotant, remarque la fraîcheur de la jeune soeur, ses joues rondes, ses grands yeux bleus, et lui adresse le compliment suivant : "Oh, le beau bébé".

La jeune soeur en est bouleversée, il lui tarde de rentrer afin de décharger sa conscience..." Ma Soeur, j'ai quelque chose de pénible, de très ennuyeux à vous dire, commence Soeur Suzanne confuse et rougissante, voilà ce qui est arrivé...

Ma Soeur Tartary écoute, relève la tête, calme les inquiétudes de sa compagne, puis avec son ton habituel, ne voulant pas manquer l'occasion de lui faire pratiquer l'humilité, conclut en réprimant une bonne envie de rire : "Oui, un bébé habillé en soeur."

Ma Soeur Douzon n'a jamais demandé l'étranger. Aussi est-ce un véritable sacrifice que lui demande la Communauté, après les sts voeux, en l'envoyant à Bethléem.

Son coeur pleure la maison si chère; mais elle accepte généreusement ce premier changement. N'est-elle pas fille d'obéissance ?

BETHLÉEM

Sous la conduite de la bonne Soeur Capronnier, le groupe des Filles de la Charité désignées pour l'Orient, s'embarque à bord de l'Orénoque. Parmi les passagers se trouve une Anglaise qui est très heureuse de pouvoir converser dans sa langue avec ma Soeur Douzon. Mais voici qu'un matin, elle lui adresse en français ce beau compliment :

-Sister, vous êtes belle comme un fromage de Hollande !

Pauvre soeur Suzanne ! Sa mine resplendissante est décidément trop remarquée. Le vieux Commandant du navire qui connaît la destination des Soeurs, lui dit un jour :

-Vous êtes jeunes, vous partez dans l'enthousiasme, croyant qu'à l'étranger tout vous sera facile, mais bientôt vous changerez d'avis et vous trouverez que rien ne vaut la France.

Il a peut être raison, relève ma Soeur Douzon quand il s'est éloigné, mais il oublie d'ajouter qu'il y a quelque chose de meilleur encore que la Patrie : c'est de faire la volonté de Dieu.

Comme elle est là toute entière, nous livrant par cette réflexion caractéristique le secret de sa vertu.

A Bethléem, Soeur Suzanne est accueillie par ma Soeur Mayaud. Austère pour elle-même encore plus que pour les autres, son aspect glacial impressionne l'arrivante.

-Mais on dirait que vous avez peur de moi ? questionne brutalement sa Soeur servante aux permissions du mois.

Dans un gros soupir, Soeur Suzanne répond :

-Oh oui, ma Soeur

C'est fini, toute crainte disparaît et elle se sent parfaitement comprise par cette âme si capable de la guider dans l'amour du devoir et du sacrifice.

Le bonheur de vivre en Terre-Sainte enrichit son coeur de souvenirs impérissables. Oh! ces messes de minuit à la grotte de la Nativité, comme elle aimera les évoquer! Et ces chemins de croix à Jérusalem sur la voie douloureuse.

Dans la vie commune, sa gaieté quelque peu exubérante se traduit en fous-rires qui fusent à temps et à contre-temps. Reprise, elle rougit, se confond... mais... bientôt après, le bouchon de champagne saute.

Soeur, Suzanne ne s'est jamais occupée de malades, elle ignore tout de la médecine et de la chirurgie, les soins les plus élémentaires lui sont inconnus: elle ne sait même pas faire un cataplasme... Mise en office dans une salle de femmes pendant que le chirurgien passe ses vacances en France, elle s'initie peu à peu à ses fonctions, mais comme débutante, appréhende le retour du Chef. C'est au réfectoire, au cours d'un "Bénédictamus", qu'elle apprend son retour prochain. Son saisissement est tel que le contenu de sa sous-tasse, remplie de pruneaux, se retrouve sur ses genoux!

Il faut convenir qu'elle n'a pas la main heureuse. Un joli pot à lait du service est, bientôt après son achat, hors d'usage. Profitant de la tournée de la soeur Servante dans son service, elle le présente, et, selon l'usage, et avec des gestes expressifs, explique :

"Ma Soeur, j'ai cassé son bec et sa queue..."

-Chut, chut, soeur Suzanne, les employées sont là.

Une autre fois, c'est plus grave. nous recevions chacune notre provision de seringues pour l'année. Il fallait se débrouiller et ne pas s'aviser d'en redemander avant le temps fixé. Soeur Suzanne qui avait pas mal pâti depuis quelques mois du manque de seringues (en ayant trop cassé) croit bien faire de mettre toute la provision restante à bouillir en une fois; puis, occupée ailleurs, elle oublie la casserole sur le feu. Quand elle revint, horreur... c'était une fricassée générale. Que de larmes elle versa !

Malgré ses maladresses, Soeur Suzanne tient très bien son offi-

ce. Si sa physionomie ronde et fraîche lui attire encore les appellations les plus élogieuses du vocabulaire de ses malades qui, non contents de la nommer "ma Mère, ma tante, ma soeur, ma fille"... trouvent cette comparaison bien orientale: "elle est belle, belle comme la lune a son quatorzième jour". De son côté, elle les aime très surnaturellement et pour les mieux comprendre n'hésite pas à apprendre l'arabe, langue bien difficile, mais qu'à force de volonté elle parlera convenablement.

Le dévoué et compétent Docteur H... qui opère seul, sans aide ni assistant, remarque les qualités d'infirmière de la nouvelle Soeur et décide de la former pour en faire une aide-chirurgicale. L'élève profite de son stage, bientôt, elle peut manier le bistouri et recoudre les péritonéales. Toutefois, elle reste si discrète sur les services qu'elle rend à la salle d'opération, que seule sa Soeur Servante les connaît.

Son adaptation à la vie en Palestine est faite, ma soeur Suzanne n'en n'oublie pas pour autant sa Patrie: "si je revoyais la France, je crois que je mourrais de bonheur" avoue-t-elle. Elle la revoit (sans mourir heureusement) lorsque la guerre de 1914 expulse les Soeurs françaises d'Orient. nous la retrouvons frappant à la porte de l'Ambulance d'Autun.

Ma soeur Lauga attend une Soeur ..de poids... pour les deux salles d'officiers. Quelle déception à l'arrivée de cette petite soeur timide, tenant en mains son sac noir. On croirait qu'elle sort tout droit du Séminaire.

Et ma Soeur Lauga, en bonne auvergnate pratique qu'elle est, de s'écrier: "Mais, ce n'est pas ce que j'ai demandé. Je voulais une Soeur à l'allure martiale, ni trop jeune, ni trop âgée, et on m'envoie un petit poulet... pour deux salles de gradés.. que voulez-vous que j'en fasse ? "

Heureusement, la compagne qui reçoit ces confidences a été, autrement impressionnée, aussi intercède-t-elle auprès de la Soeur Servante qui se laisse toucher: Soeur Suzanne soignera les blessés et elle les soignera bien, si bien même, que l'armistice signé, lorsque Soeur Méglin, Visitatrice de la Province Syrie-Egypte-Palestine, regroupera son troupeau dispersé, ma soeur Lauga, qui regrette sincèrement sa compagne, aura bien de la peine à la laisser partir et chaque année, la Maison de Bethléem recevra à l'adresse de ma Soeur Douzon, un envoi très apprécié des produits d'Auvergne, gage de fidèle souvenir.

1919 - Ma Soeur Mayaud regagne Bethléem, et Soeur Suzanne qui l'accompagne, retrouve, avec quel contentement, des Pauvres à soigner: plus ils sont sales, sauvages, rebutants, dénués d'intelligence, plus elle les aime.

Face à l'hôpital, se trouve un Couvent des Carmélites. Lorsque la cloche tinte l'office, tout en vidant ses crachoirs, par une singulière oraison jaculatoire, elle élève son âme à Dieu: "Mon Dieu, que cette humble besogne vous glorifie aussi bien que les "Gloria" des moniales!"

La vie reprend comme par le passé; travaux communs menés avec un joyeux entrain, services rendus avec un inlassable dévouement, une humilité profonde: Soeur Suzanne est persuadée n'être bonne à rien.

Et voilà Bethléem sous l'occupation anglaise. On exige des

infirmières diplômées dans les hôpitaux. Ma Soeur Mayaud fait étudier toutes celles qui le peuvent. Soeur Suzanne s'y met avec ardeur, mais elle a plus de pratique que de science technique. Une examinatrice peu bienveillante va en profiter :

Déroulant une bande : -Qu'est-ce que cela, ma soeur ?

-C'est une bande.

-Vous n'y êtes pas, c'est le globe.

Et déroulant l'extrémité de la bande , et cela ?

- Mais c'est le bout de la bande...

- Non, on dit : c'est le chef initial.

Soeur Suzanne rougit, transpire et rentre dans son néant. S'ensuit une piètre note. Étonnement général, car elle est plus que bonne infirmière, et l'indignation du Médecin-Chef qui connaît la valeur de son élève et qui réclame rectification. Grâce à lui, toutes les candidates sont reçues.

Une des plus grandes joies de Soeur Suzanne est la visite dans les villages, à la recherche des malades et de moribonds, pour la distribution des passeports célestes.

On part à sept heures du matin, l'unique âne de la maison (trop pauvre pour s'en procurer un second) porte : pharmacie et dîner; juchée sur les besaces, une soeur trône, l'autre, comme Saint Joseph tient la bride, et cela à tour de rôle. On marche au pas, à travers la montagne aride, par des sentiers étroits. Il faut bien trois heures pour arriver au village.

Le bourricot n'aime pas la chaleur: pour s'abriter du soleil torride en été, il met sa tête entre les pattes de devant; mouvement dangereux pour l'équilibre de l'écuyère qui roule souvent sur les pierres.

Les aventures ne manquent pas. Tel ce jour où l'âne endiablé à la poursuite d'une ânesse, dévale la montagne au galop, déposant au bas de la pente, cavalière et provisions. Hélas! le thermos et les bouteilles de médicaments sont réduits en miettes. Parfois l'âne file seul, et plus moyen de le rattraper.

Le clou des équipées est celle où nos missionnaires, parties de grand matin, ne rentrèrent pas au coucher du soleil.

Soeur Suzanne et sa compagne sont en route depuis sept heures du matin. Il est neuf heures lorsqu'elles arrivent au premier village. C'est jour de dispensaire, les paysans le savent, aussi la clientèle afflue. On médicamente, on panse, non seulement les gens, mais les animaux: car on est infirmières, et docteurs à la fois, voire même pharmaciennes et vétérinaires.

La matinée passe. Le dîner achevé, les exercices de piété exactement observés, on se remet en route, côtoyant cette fois la ligne du chemin de fer, pour se rendre plus vite à Bettir, où l'on fait du bon travail; le ciel a gagné plus d'un angelot.

Le soleil commence à baisser. Nos voyageuses replient bagages et longent pour s'en retourner, le flanc de la montagne, par un sentier large de cinquante centimètres; en bas, c'est le précipice. Mais voilà que l'âne refuse de marcher. Caresses, coups, rien n'y fait. On le décharge, il ne bouge pas, on tire les guides, il est de plus en plus têtu et récalcitrant. Que faire ? la montagne est peu sûre, peuplée de bêtes sauvages, il reste deux heures et demie de chemin à parcourir.

Prions St Joseph, dit ma Soeur Douzon, n'a-t-il pas conduit l'âne de la Ste Famille ?

Et Saint Joseph, bon conducteur, leur inspire de tirer les rênes en arrière. Miracle ! le grand têtù démarre. Mais la nuit est là. Nos missionnaires, malgré leurs appréhensions, savent que les bons anges sont là aussi pour les protéger, et puis elles pensent qu'à Bethléem on doit être fort inquiet.

Enfin...en gravissant la colline de Betjallah, dans la nuit noire, à quelques mètres, elles distinguent un fantôme blanc, "merci mon Dieu". C'est le gardien de la maison envoyé à leur recherche.

A Bethléem, la pauvre Soeur Servante arpente la terrasse et sonde les ténèbres en égrenant son chapelet. Sept heures, personne... Huit heures, rien...

Enfin, le portier marocain, parti à leur rencontre, ramène les deux Soeurs combien penaudes et humiliées. Sévère fut la réception, comme au Paradis terrestre, la sentence fut terrible :

-C'est bien la dernière fois, ma Soeur Suzanne, que vous faites le dispensaire aux alentours.

Ma Soeur Mayaud se doute-t-elle que la Providence a décidé en effet que "c'est la dernière fois" pour Soeur Douzon de visiter les villages ?

Peu après, un cachet bleu fixe soeur Douzon au Caire, en qualité de Soeur servante. Non, elle ne peut le croire. "Comment a-t-on pu penser à moi? la plus incapable de toutes ?" Simplement, elle s'abandonne. N'est-ce pas Dieu qui la mène ?

SOEUR SERVANTE A L'HOPITAL DU CAIRE

Le Caire ! Ville contraste entre la misère et le luxe. L'hôpital est situé entre la Capitale et l'Héliopolis, la ville blanche, dans un quartier calme assez retiré. Fondé par la Colonie Française pour recevoir les compatriotes établis en Egypte, il est devenu aujourd'hui "international" grâce à sa bonne renommée.

A l'arrivée de ma Soeur Douzon, en juin 1927, la situation n'est pas sans nuages. Si le Conseil d'Administration est favorable à la communauté, il se montre intransigent quand il s'agit de déboursier ou de recevoir des pauvres gratuitement. Rien n'échappe au gestionnaire: il ne supporte pas qu'on donne un oeuf en supplément sans son autorisation et répète en vérifiant chaque facture :

- Il faut freiner, ma soeur Supérieure, il faut freiner....

Le chirurgien chef, Professeur agrégé, a un caractère irritabile. A la moindre contrariété, une colère éclate, et quelle colère!... Tout l'hôpital en est secoué.

Lors de la fondation de l'établissement, il avait été convenu qu'un pavillon spécial serait construit pour les soeurs. En fait, elles occupent toujours dans une aile des bâtiments, un dortoir, une minuscule infirmerie et une chambre de communauté, et dans le sous-sol, assez loin de la cuisine, un réfectoire très mal installé. La chapelle est une pièce étroite où les malades ne peuvent assister à la messe; le couloir sert de sacristie. Si le manque de confort personnel est gaiement supporté, toutes souhaitent que le Bon Maître ait une demeure plus décente et nulle ne le désire plus ardemment que ma Soeur Douzon.

La tâche s'annonce ardue, mais avec un surnaturel courage, elle l'entreprend :

Je suis incapable, c'est Dieu qui fera tout.

Des améliorations s'imposent dans l'organisation matérielle : l'Administration les réclame. Ma Soeur Douzon lui donne satisfaction. Des réparations urgentes sont envisagées et commencées, mais il faudra attendre neuf ans pour que la Providence ménage les circonstances favorables à l'agrandissement nécessaire. En attendant de pouvoir mieux installer le Divin Maître, et ses chères compagnes, ma Soeur Douzon transforme les conditions de vie des hospitalisés ! Pour les plus pauvres, les privilégiés, son savoir-faire obtient de l'administration de vraies merveilles.

La troisième classe du service des femmes abrite quelques malades âgées, infirmes ou anémiées, confiées par la Société Française de Bienfaisance. A ces pauvres loques humaines, souvent plus malades encore d'âme que de corps, elle porte avec de petites friandises, la parole qui console, encourage, relève.

Un prêtre copte, malade, est admis à l'hôpital. Il est pauvre : sa soutane crasseuse n'a plus de couleur, ses bas et ses souliers sont en piteux état. Il entre en troisième classe, faute de quatrième.

L'infirmier de service prévient la Supérieure qu'un malade attend sa place et que ce malade est un prêtre.

Soeur Douzon écrit à son bureau. Immédiatement elle se lève, va à sa rencontre, le salue avec déférence, puis dit en particulier à l'infirmier :

-Faites monter le Père en deuxième classe, c'est un Prêtre... mais auparavant conduisez-le dans la salle de bain; prenez son linge et ses habits, que tout soit lavé, racommodé, repassé.

Le médecin qui a fait l'admission, passant le lendemain dans la chambre où le Père est installé, demande à la Soeur infirmière :

-D'où vient ce malade ?

- Docteur, vous ne le reconnaissez pas ?

- Ma foi, non.

- Mais c'est le Père copte : par ordre de ma Soeur Supérieure il est monté en deuxième classe.

Le médecin ne dit mot. Profondément chrétien, il comprend le beau geste de la Supérieure et en est édifié.

Une fois guéri, le Prêtre copte repart. Non seulement la note des frais d'hospitalisation (acquittée par la bienfaitante Supérieure) ne lui est pas présentée, mais elle lui remet par surcroît une petite somme pour sa convalescence.

Dans le voisinage de l'hôpital se trouve un Orphelinat de garçons dirigé par les Filles de la Charité. Ma Soeur Douzon adoucit tant qu'elle le peut les soucis matériels de la Soeur Servante de cette Maison, où l'on vit au jour le jour. Sur sa demande, l'Administration autorise les orphelins et les enfants trouvés à être hospitalisés, soignés, opérés et médicamentés, sans aucun frais. Ce geste de charité fait encore honneur, actuellement, à l'Hôpital Français du Caire.

Sous sa conduite ferme et délicate, ses compagnes trouvent la vie de Communauté qui aide à monter ensemble.

"Je ne puis oublier mon arrivée au Caire, écrit l'une d'elles. Mes nouvelles compagnes venues à ma rencontre à la gare, étaient joyeuses et me dirent :

- Ma Soeur vous attend avec impatience, nous avons tant besoin

de
de renfort.

Et elles ajoutèrent : "Vous verrez par vous même, notre Soeur Servante est une sainte."

Je souriais et mes craintes - n'en a - t-on pas à chaque changement, commencèrent à disparaître.

Ma Soeur Douzon m'accueillit avec son franc sourire : "Si vous avez quelque difficulté dans votre service, me dit-elle, venez me chercher; vous apprendrez à soigner les malades, c'est si beau..." Et son regard avait quelque chose de si surnaturel, que je me suis sentie prise d'une véritable ardeur.

Quand elle nous parlait aux Conférences ou aux répétitions d'oraison, elle nous rappelait que nous devions avoir le culte du pauvre, du malade, et que nous devions les servir et les soigner en véritables servantes.

Elle venait souvent dans les offices pour s'assurer que tout marchait bien. Connaissant mon caractère vif, si elle me voyait l'air précipité ou en l'air, du fond du couloir, avec la main, elle me faisait signe de me dominer : " Ah! mon pauvre petit cheval, quand donc vous calerez-vous ?"

Je ne pouvais rien lui cacher, un oubli, une maladresse, un écart de caractère, une parole désagréable, vite, je recourais à elle pour avoir son pardon. Elle voulait la vertu et en exigeait la pratique. Je me rappelle qu'un jour, ayant fait une piqure intra-veineuse, j'avais mal calculé la dose. Ce n'est qu'après l'injection que je m'aperçus de l'erreur. Tremblante, en larmes (les conséquences pouvaient être graves) je racontai ma bévue à ma Soeur, lui demandant en grâce de rapporter elle-même le fait au médecin. Avec calme elle me répondit :

-Allez simplement au-devant du Docteur R.... dites-lui votre méfait, et vous verrez que le Bon Dieu bénira votre acte d'humilité et que rien de fâcheux ne vous adviendra.

Je m'en retournai à la Salle en tremblant car l'aveu me coûtait beaucoup, mais j'obéis. Quand le docteur arriva, je lui avouai ma maladresse. Il me regarda étonné; ausculta le malade avec grand soin. -j'étais pendant ce temps sur des charbons ardents - L'examen terminé il me questionna une seconde fois; en souriant ensuite, il me dit : "Eh bien, vous avez de la chance". Et ce fut tout. Ma Soeur avait eu raison, une fois de plus; mon acte d'obéissance doublé d'un bon acte d'humilité avaient été bénis du bon Dieu.

Quand j'arrivai au Caire, nous dit une autre compagne, je ne connaissais pas ma Soeur Douzon que de réputation. Dès la première entrevue, elle me gagna par son exquise simplicité, son humilité, son accueil réconfortant :

"Je remercie le Bon Dieu qui vous envoie pour m'aider. Je vous avoue que les chiffres et les écritures ne sont pas mon fort: aussi je vous laisse carte blanche pour organiser le Bureau comme vous l'entendrez."

Elle revint à moi l'après-midi pour m'initier aux registres, nous fîmes plus ample connaissance. Nos bureaux étaient en face l'un de l'autre, nos entrevues de tous les instants. Etre sous la dépendance d'une Administration n'est jamais chose agréable, c'est être sous tutelle. Soeur Douzon sut manier sa barque; douce et ferme à la fois, elle s'inclinait quand elle le jugeait bon, mais tenait ferme quand il le fallait.

Nos rapports furent et restèrent toujours empreints d'une franche confiance et d'une réciproque affection.

Ma Soeur nous voulait toutes très vertueuses et régulières. Notre maison était un petit Séminaire dont aucun usage n'était abandonné. La prière devait être faite posément, distinctement. Le soir, quand notre tour de garde venait, cinq minutes avant l'heure, nous nous mettions à genoux près de ma Soeur pour lui demander la grâce de la veille. Elle nous disait un mot du bon Dieu et nous donnait les clés de la Chapelle en nous recommandant d'aller faire quelques visites au Divin Maître.

Notre ambiance familiale était empreinte de cordialité : nous ne faisons qu'un coeur et qu'une âme. Nos récréations sont restées légendaires; ma Soeur riait de bon coeur aux récits comiques et racontait elle-même avec simplicité ses bévues de jeune soeur, ses randonnées à dos d'âne en Judée quand elle allait soigner les malades.

Quand par obéissance, une Soeur devait faire la première prière, c'était une véritable pénitence, rarement donnée, encore moins souvent demandée.

Elle était profondément surnaturelle. A la récréation, au travail, en toute occasion, elle vivait en présence de Dieu. Ame de paix, d'une humilité rare et d'une austère mortification, elle se montrait indulgente pour les autres. Bien qu'elle ait de la peine à voir le mal, lorsqu'elle était convaincue de sa réalité, elle le combattait avec force.

Son recueillement à la chapelle révèle sa piété. Quand elle parle du Bon Dieu, elle ne tarit pas. Il lui arrive d'oublier même complètement l'heure. Qu'on en juge :

Il est six heures dix, c'est le jour de la Répétition d'oraison. Les Soeurs quittent la chapelle pour se rendre à la chambre de Communauté, toute proche. La compagne appelée a vite fait de dire ce qu'elle a pensé. C'est au tour de la Soeur Servante d'édifier: simplement, avec l'éloquence du coeur, elle parle..la pendule sonne la demie. Soeur Douzon n'a pas entendu; sept heures moins le quart; la Soeur servante parle toujours, elle est montée au troisième ciel et ne redescend plus.!

Très ponctuelle, elle suit autant que possible l'horaire prévu pour faire face à toutes ses occupations. Entre sept et huit heures du matin, ses compagnes la trouvent toujours dans son bureau: ce temps leur est consacré. Permissions, conseils à demander, cas à soumettre.. l'entretien se clôture par la lecture d'une pensée pieuse du calendrier de Saint-Paul qui se trouve à portée de sa main.

Choisie en 1935 pour l'Indo-Chine, ma Soeur Douzon ne peut cacher que sa santé est sérieusement ébranlée par l'accablant labeur assumé au Caire. Ce projet est donc abandonné, mais fait pressentir un sacrifice en suspens. Elle dit à ses compagnes :

"Ici, je suis comme l'Enfant-Jésus en Exil.. vous verrez que je retournerai en Terre-Sainte".

La même année elle a la joie de participer au Congrès des Infirmières à Rome. Au cours des visites dans les Basiliques, on la trouve en contemplation devant l'autel de Saint Jérôme, un de ses saints préférés, où devant celui de saint Paul dont les Epîtres lui sont si familières qu'elle en cite parfois de mémoire des passages entiers. Elle rentre enthousiasmée, remplie d'une sainte ferveur et pendant longtemps ses compagnes jouissent de tout ce qu'elle a vu ou entendu : l'audience

du
du Saint-Père, les conférences de Notre Mère Inchelin et de notre Mère
Lebrun.

J'étais contente d'être la plus jeune soeur servante de la
Province. Je pouvais porter les valises comme une Petite Soeur du sé-
minaire.

En 1936 ma Soeur Douzon écrit à la Communauté :

"Le premier coup de pioche est donné en ce mois du Sacré-
Coeur, nous Lui confions cette construction qui Lui donnera un Sanc-
tuaire et une demeure à ses Petites Servantes.

La promesse, toujours ajournée, est en effet, en voie de
réalisation: les difficultés se sont aplanies providentiellement,
voici comment :

A son retour de vacances, M. le Ministre de France, accompa-
gné de sa femme, a fait selon la coutume, une visite officielle à l'hô-
pital. Quelle n'a pas été sa surprise de reconnaître dans le groupe
des cornettes; une amie de jadis, devenue la compagne de Soeur Douzon.
S'adressant à cette Fille de la Charité, M. le Ministre lui dit :
-Aujourd'hui, nous sommes en tournée officielle, mais jeudi, Thérèse
et moi, nous viendrons vous voir dans l'intimité.

Simple et bon, le haut fonctionnaire se rend compte de l'ins-
tallation sommaire de la Communauté et avant de prendre congé, assure:

-Soyez tranquille, Madame la Supérieure, je vais plaider vo-
tre cause.

Trois mois après les plans sont établis : la construction
du pavillon et de la Chapelle commencent. Celle-ci d'un style moderne
très étudié, de très bon goût, fait l'admiration de notre vénérée Mère
Lebrun lors de son passage au Caire. Le jour où le Maître en prend
possession, ma Soeur Douzon confie :

"Je suis trop heureuse maintenant, je crois que le Bon Dieu
ne me laissera pas longtemps jouir de cette grâce."

L'heure d'un nouveau sacrifice approche en effet. Elle a ce-
pendant la joie de présider à l'emménagement de la communauté: un dé-
filé très pittoresque de Soeurs, portant chacune son sac bleu, glisse
discrètement un soir dans les couloirs silencieux de l'hôpital.

-Nos soeurs, nous avons l'air de nouveaux riches ! plaisante
ma Soeur Douzon.

Février 1937. Une dépêche attriste la petite famille du Caire:
Ma Soeur Mayaud vient de mourir.

-Pourvu qu'on ne nous prenne pas ma Soeur, soupirent tout
bas les compagnes. L'anxiété étirent les coeurs, les jours passent, on
respire mieux et l'esprit est en repos.

Mais aujourd'hui, au réfectoire, ma Soeur Douzon mange moins
que d'habitude. Après le dîner, les Soeurs montent, comme d'habitude,
faire un tour dans leur office : pendant ce temps, elle invite Soeur
X... à l'accompagner au jardin. Arrivés au bout de l'allée, elle s'ar-
rête et s'adressant à sa compagne :

"Ma "petite plume", dit-elle, j'ai une pénible nouvelle à
vous annoncer... J'ai mon changement pour Bethléem".

Des yeux de la compagne les larmes jaillissent. Le lendemain
matin à la Messe, dix Soeurs en pleurs prononcent leur "Fiat".

La cloche de l'hôpital sonne l'arrivée du chirurgien-chef.

Revêtu de sa blouse blanche, ignorant la nouvelle, il se rend au bureau de Soeur Supérieure. L'entretien est long, très long aujourd'hui. On n'entend pas la terrible voix. Quand il sort, sa figure est contractée il n'arrive plus à dominer sa peine et d'ailleurs ne la cache pas.

Le surlendemain arrive : pour tout l'hôpital c'est jour de deuil. Dans la matinée, le Professeur passe au Bureau :

-Qui va à la gare cet après-midi ? demande-t-il à la Soeur .

-Je crois, Professeur, que toutes les soeurs tiennent à s'y rendre.

-Je vous demande de rester; il ne faut pas que l'hôpital ait l'air abandonné: sait-on jamais ce qui peut arriver ?

Trois heures ! Le départ sonne. Ma Soeur Douzon se rend à la Chapelle avec la communauté, dans cette chapelle tant désirée qu'elle quitte pour toujours... "Christus factus est pro nobis obediens"...." Oui, l'heure est bien choisie pour unir le sacrifice présent à celui qui lui confère une valeur éternelle...

Le jardin est plein de monde: l'Administration, le Corps Médical au complet; le personnel et les malades valides attendent au bas de l'escalier d'honneur. Ma Soeur Douzon est émue mais se domine, son regard reste serein, il embrasse tout l'hôpital où elle a tant travaillé, tant souffert, tant aimé.

Le terrible Professeur la fait monter dans son auto, l'installe dans le compartiment et reste sur le quai...cloué sur place, très ému. Douze ans plus tard, lorsqu'il quitta l'Égypte, au thé d'adieu offert par l'Administration, le Président remercia chaleureusement des services rendus avec tant de compétence et tant de dévouement "La bonne marche de l'Hôpital et sa renommée, lui dit-il, nous vous les devons." Prenant la parole à son tour, le Professeur mit les choses au point : "A moi, vous ne devez rien, tout le mérite revient à Soeur Douzon". Il faisait une belle amende honorable.

Pour l'instant, l'autorité toute surnaturelle de ma Soeur Douzon a si bien su imposer le respect des décisions de nos Vénérés Supérieurs, même à ceux auxquels il est plus difficile de comprendre l'obéissance religieuse, que sa remplaçante est accueillie avec autant de bienveillance du côté de l'Administration, que d'esprit de foi de la part des compagnes.

SOEUR SERVANTE A BETHLEEM

Dès son arrivée à la gare de Bethléem, ma Soeur Douzon se retrouve en "pays de connaissance". Le Docteur est là avec son auto, s'offrant à conduire les voyageuses à l'hôpital. Une bonne ancienne rappelle le mauvais conseil qu'elle avait donné à soeur Suzanne il y a dix ans :

"Dites à ma soeur Visitatrice que vous n'êtes pas capable de réussir au Caire, afin qu'elle vous renvoie ici.

Elle revient, ayant fait ses preuves, mais après cette longue absence, elle ne retrouve plus le Bethléem d'autrefois. Sans doute, c'est toujours le berceau de Jésus; ce sont toujours ses Pauvres. Seulement, au lieu de n'avoir qu'à obéir, voici que lui sont confiées les lourdes responsabilités d'une Maison vraiment pauvre, la conduite de compagnes qui ont connu la petite Soeur Suzanne de jadis.

Un bon Père Dominicain devine très justement les difficultés de la situation lorsqu'il remarque :

Elle nous est revenue, notre Soeur Suzanne. Mais pourra-t-elle être autre chose que Soeur Suzanne de Bethléem ?

Suzanne en hébreu, signifie "fleur de lis". Fleurir malgré les épines, ce sera bien le programme de ma Soeur Douzon. Sa conscience délicate lui fait craindre d'être obligée de faire pénitence pour tout ce qui lui semble repréhensible:

Il me semble que c'est de ma faute si nous ne sommes pas parfaites!

Son âme avide de Dieu, détachée, s'enfonce dans l'humilité, dans l'abnégation. Elle sait d'une science débordante de ferveur, d'une science don de l'Esprit-Saint, découvrir Jésus caché, et comme les Anges, l'annonce à tous. En Egypte, c'était la vie trépidante, mouvementée; à Bethléem c'est souvent le calme.

Si vous saviez, écrit-elle, je reste parfois de longues heures dans notre cabinet sans être dérangée...

Tous ces renoncements ne font qu'intensifier sa vie intérieure. Deux extraits de ses lettres à ses compagnes du Caire, nous le montre :

En 1938, ma Soeur Douzon écrit :

"Oui, je comprends l'émotion du départ, je l'ai ressentie moi-même. L'hôpital du Caire me reste toujours cher. Oh!...cette chapelle... Nous avons travaillé ensemble, nous avons essayé ensemble d'être vertueuses, et s'il y a eu des jours pénibles, nous y avons vécu de bons moments, bien unies surnaturellement. Le bon Dieu a voulu ce changement; à chaque événement nous devons dire "merci", et faire son oeuvre là où il nous veut. Dans chaque maison, dans chaque office, il faut que nous donnions au Maître la plénitude de tout nous-mêmes, comme dit le grand Saint Paul."

Et une autre fois :

"Avez-vous goûté dans le précieux Echo, ce mois-ci, les paroles de Notre Très Saint Père : Comme il veut saintes les filles de la Charité...ce sont dit-il, des tabernacles vivants, dans le monde ! Oh ! retenons ces paroles dites par le Représentant du Christ. Notre vocation est belle, ne la gaspillons pas, mais soyons chacune, jour par jour, une hostie de louange."

En 1939 éclate la deuxième guerre mondiale. Les communications sont de nouveau coupées entre l'Orient et l'Occident; les voyages non seulement seront dangereux, mais impraticables et d'après les pronostics, les hostilités seront longues, très longues.

Le renfort de France devenant incertain et les besoins du Proche-Orient se faisant grandement sentir, les Supérieurs Provinciaux soumettent au Conseil de Paris, l'idée de fonder un Séminaire à Beyrouth. Ce projet est accepté.

Dès que la nouvelle est connue, elle se propage de Province à Province, de Maison en Maison, de Soeur en Soeur. La voix du peuple est la voix de Dieu, dit-on, et le petit peuple composé de 400 soeurs environ, n'a qu'une âme pour élire Soeur Douzon en tant que Directrice du Séminaire. En 1942 elle est officiellement nommée.

DIRECTRICE DU SEMINAIRE DE BEYROUTH

"Une des manifestations les plus belles et les plus nécessaires de la Charité pour une religieuse, assure le R.P. Colin, est l'amour de son Ordre".

En apprenant sa nomination, ma Soeur Douzon dit simplement :
"Ce m'est un dur sacrifice de quitter Bethléem; mais je ne peux rien refuser à la Communauté. Le bon Dieu me dédommage amplement, en me donnant le plus bel office qui soit : fermer des âmes pour Lui, quel bel apostolat !

Dès son entrée en fonction, la nouvelle Directrice forme les Petites Soeurs de Beyrouth aux usages virils du Séminaire de Paris. C'est l'heure du ménage. Ma Soeur Directrice traverse le couloir pour se rendre à son cabinet. Un petit bonnet blanc, manches relevées, la bouche en coeur, avec un brin de désinvolture, s'approche et lui offre des fleurs, pour la Vierge de son bureau. Un regard glacial l'arrête :

-Ma Soeur, baissez les manches, et sachez qu'on ne parle à la Directrice du Séminaire qu'à genoux, dans son cabinet.

Ce fait réfute déjà l'opinion souvent émise sur ma Soeur Douzon: "C'est une mère qui gâte ses enfants, qui les dorlote... Elle aime les petites Soeurs jusqu'à la faiblesse et ne voit plus leurs défauts."

En voici d'autres qui la détruisent mieux encore, et montrent aussi que, sous tous les cieux, les Séminaires se ressemblent.

Il est deux heures. La lecture des Saintes Règles retient l'attention des Petites Soeurs : tout cela est si nouveau pour elles.

Puis ma Soeur Directrice interroge :

-Ma Soeur X... qu'avez-vous retenu de la lecture ?

Stupeur de la Soeur. Certes, elle a bien écouté mais n'a pas préparé sa phrase et l'improvisation est difficile dans un moment de surprise, surtout au Séminaire. Pour toute réponse, un silence prolongé.

-Et vous, ma Soeur Y... qu'avez-vous retenu ?

Hélas, soeur Y... se lève, le visage baissé : elle est aussi prête que sa compagne. La réponse est donc la même : le mutisme.

Alors la voix de ma Soeur Directrice se fait sévère :

-Eh bien, nos Soeurs, vous me donnez de l'espoir pour l'avenir!

Il n'y a plus qu'à baisser terre. Si cette terre pouvait s'ouvrir, les deux petites Soeurs s'y cacheraient volontiers !

Ce soir, la Communauté est à la Chapelle pour la prière. La soeur de semaine n'a jamais prié en latin, au "Miserere" elle n'arrive plus à lire les mots qu'elle ne comprend pas et massacre généreusement. Alors, un fou-rire la prend, gagne la voisine, la voisine de sa voisine et un tel courant électrique secoue bientôt plus de la moitié du Séminaire, c'est-à-dire- neuf petites Soeurs sur seize. La prière est achevée par une soeur "sérieuse". Le lendemain dimanche, les Soeurs "rieuses" sont priées d'aller demander pardon à tour de rôle. Cependant l'incident n'est pas clos. Le lundi, jour de charité spirituelle, au lieu d'une petite Soeur appelée comme d'habitude, neuf sont là, à genoux, au milieu du Séminaire, s'accusant d'avoir malédicié la Communauté. L'avertissement est tel que les neuf petits bonnets repentants et humiliés se promettent de mettre en pratique cette consigne si chère à ma Soeur Directrice :

Soyez des filles de la Charité et non de vulgaires pensionnaires.

Il est donc inexact d'appeler aveuglement son indulgence. La vérité est tout autre: son but est de développer les qualités pour étouffer les défauts. Exactement un an avant sa mort elle écrira :

....."J'aime tant ces âmes que Notre Seigneur s'est choisies. Pour les former il me semble que faire vibrer l'amour de Notre-Seigneur et pratiquer la vertu par amour, est préférable aux avalanches de reproches qui ferment les coeurs, surtout aux natures orientales."

Celles qui ont partagé les soucis de sa charge disaient qu'elle devenait insensible aux larmes et à la peine lorsque sa conscience lui imposait le devoir de renvoyer un sujet qui ne présentait pas les qualités voulues. Et quatre-vingt soeurs d'Orient témoignent de l'excellence de la méthode de ma Soeur Douzon qui a formé leurs âmes à la lumière de l'Évangile, à la lumière de la foi.

Vivant de Celui dont elle garde jalousement dans son coeur la divine Présence, elle l'associe à chacun de ses actes, comme elle le retrouve facilement dans le sanctuaire, le plus beau que la plus belle des Chapelles: l'âme de ses futures épouses. L'esprit intérieur ne semble-t-il pas devenu sa seconde nature ? Souvent aux conférences, elle recommande :

-soyez recueillies, nos soeurs, sachez édifier.

Une Soeur du séminaire raconte :

"Il nous arriva, au cours d'un travail commun, de parler et de rire. Ma soeur Directrice passant par là; nous reprend sur-le-champ, et, à l'instruction revient sur notre dissipation :

-Ah! nos Soeurs, combien vous m'avez peinée!... Vous n'avez pas été capables de vous entretenir une demi-heure avec Notre-Seigneur. Vivez donc dans l'intimité de Celui qui vous a choisies; je Lui demande de tout coeur de vous inculquer l'amour du silence et de la vie intérieure.

Pour venir à nous, le Christ s'est plongé dans un abîme d'humilité et d'anéantissement. Une âme consacrée, servante des Pauvres, est vouée par sa vocation à faire de cette vertu la base de son édifice moral.

Les petites soeurs doivent le comprendre:

"Sans humilité, nous ne faisons rien qui vaille, leur répète ma Soeur Directrice. Cette vertu attire sur nous les grâces et les bénédictions de Dieu: La Sainte Vierge le dit dans son Magnificat. Cherchez toujours la dernière place cela est si opposé à la nature. Soyez le balai qu'on prend et qu'on dépose. Si les Supérieurs veulent bien se servir de vous pour une chose ou pour une autre, soyez heureuses et faites le travail de bon coeur. Si, au contraire, ils vous laissent de côté, gardez votre calme, ne montrez pas de mauvaise humeur et surtout n'allez pas en vouloir à celle qui doit vous remplacer".

La Communauté, c'est son grand amour ! Avec quelle conviction l'inculque-t-elle !

"Nous trouvons en elle, nos Soeurs, tous les moyens pour devenir des saintes. Vivons du pain de "chez nous" et non du pain des Carmélites ou des Visitandines. Délectons-nous de la vie de Saint-Vincent, de Sainte Louise, de leurs conférences, de l'Écho de la Maison-Mère, des notices de nos soeurs défuntés; d'autres lectures peuvent être excellentes et ne nous font aucun bien, ce n'est pas notre esprit."

"Respectez, aimez les Soeurs anciennes, ce sont les reliques de la Communauté, les paratonnerres de la maison; n'oubliez pas qu'elles se sont usées au service de Dieu et des Pauvres. Respectez les malgré de petites manies qui font sourire parfois. Consultez-les, vous leur ferez plaisir et vous bénéficierez de leur expérience. Ecoutez leurs plaintes, elles souffrent, cela doit vous les faire aimer davantage."

Les termes dont elle use lorsqu'il s'agit des Pauvres montre bien les sentiments de la servante qu'elle a été et qu'elle demeure :

"C'est à genoux, nos Soeurs, que nous devrions les servir ! car ils sont pour nous le Christ. N'ayez jamais honte de leur rendre les services les plus abjects, ne laissez pas aux employées le travail rebutant, videz vous-mêmes les crachoirs et les bassins. Il faut qu'ils comprennent combien vous les aimez en Dieu. Partagez leurs peines, leurs souffrances, si parfois vous vous montrez fermes, qu'ils sachent que c'est uniquement par devoir. Par la bonté, vous gagnerez les âmes. Nos premiers pauvres, ce sont les personnes de notre entourage: employées, enfants. Qu'en nous ils trouvent toujours une mère prête à les accueillir, à leur rendre service."

Et lorsque, jour après jour, la compréhension des vertus de l'état a pénétré dans les âmes des Soeurs du Séminaire, ma Soeur Directrice met l'accent sur la valeur des saintes règles :

"Le chemin à suivre pour atteindre la perfection, c'est l'obéissance à nos Saintes Règles. Tout y est, nos soeurs. Jamais d'inquiétude, d'indécision, quand loyalement, on les observe. Oui, tout y est jusqu'au moyen de rendre très saints nos devoirs de créatures humaines manger, boire, dormir."

Une lettre adressée à une Soeur prête à faire ses Premiers Voeux, nous permet de profiter encore de ses substantiels enseignements:

"vous voilà donc arrivée au moment le plus solennel de votre vie. vous allez vous engager avec Dieu... C'est Lui qui vous a appelé le premier: vous lui avez répondu généreusement, et demain ce sera le grand jour, où, volontairement, vous vous immolerez.

Mais, ma chère soeur, ce n'est pas seulement vous qui prenez un engagement sacré. Dieu le prend aussi. Il vous fait sien. Il vous transforme et vous pénètre de sa vie divine. C'est quelque chose de si grand, que vous ne pouvez le comprendre sur cette pauvre terre. Aussi, en ce jour de retraite, le premier sentiment qui doit vous animer, c'est de vous abîmer dans la reconnaissance, le deuxième de vous humilier profondément; puis de vous abandonner, de vous livrer dans la confiance et l'amour.

Pendant cette année vous avez étudié les obligations que vous imposent vos voeux - vous y serez fidèle - mais ce qu'il faut surtout comprendre et perfectionner tous les jours, c'est l'esprit des Voeux. Les soeurs ferventes s'en préoccupent, et poussent cet esprit aussi loin que leur amour pour leur divin Epoux le leur inspire.

Les voeux sont avant tout un sacrifice; maintenant, vous devez vivre dans un état permanent de sacrifice; votre corps, votre coeur, votre esprit, votre volonté ne sont plus à vous, tout est au Christ, ils sont comme les vases sacrés qui ne servent qu'au sacrifice de la messe... avec cette différence, que le calice et la patène contiennent le corps et le sang de Notre-Seigneur, sans le savoir; mais que l'épouse du Christ, elle, connaît le trésor qu'elle porte en elle. Enfermez-vous... au dedans avec Notre-Seigneur, votre Epoux adoré et... virginiez-vous chaque jour davantage. Dieu a des droits sur vous.

Pauvres, vous ne devez jamais vous plaindre de qui vous gêne.
Chaste, vous ne devez jamais quitter le regard de Dieu.
Obéissante, vous ne tiendrez plus à votre manière de voir.
Servante des Pauvres, vous les servirez avec respect, dévotion, tous, et à toute heure, sans compter sur leur reconnaissance.

Certaines âmes ont le malheur de gaspiller leur consécration. Ne les jugeons pas mais ne jouons pas avec un pareil engagement. Dieu vous a voulue, pour être victime tout entière. Lui ne peut l'oublier. Votre état de consacrée, c'est votre trésor.

Ce trésor de l'état consacré, comme a su, pour sa part, le faire fructifier, ma Soeur Directrice. Ce qu'elle enseigne elle le vit et les Soeurs de la Maison Centrale de Beyrouth n'ont qu'à évoquer leurs souvenirs pour nous laisser respirer le parfum d'édification de ses dernières années.

"Jusqu'à la fin de sa vie, ma Soeur Douzon nous édifia par sa manière de faire le signe de la croix, la génuflexio, de baiser son crucifix, par sa tenue droite et ferme. A la Chapelle, on la sentait perdue en Dieu et quand il fallait s'approcher d'elle par obligation, on souffrait d'interrompre son colloque intime. Munie des permissions nécessaires, elle aimait devancer la cloche de quatre heures pour ramener la lampe du sanctuaire. Son crucifix ne la quittait jamais, il reçut son dernier soupir qui fut ainsi le dernier acte de sa dévotion ardente à Jésus en Croix."

Constamment elle pratique l'humilité.

"Je suis petite en tout, disait-elle, petite de taille, petite d'esprit et de vertu. Je dois m'enfoncer dans mon néant pour me perdre dans la bonté divine.

Et quand elle a causé quelque peine comme elle répare délicatement :

Ma Soeur Visitatrice ayant demandé qu'on veuille bien remplacer la lectrice, raconte une Soeur, toujours empressée à me mettre en avant, je m'offris. Ma Soeur Douzon intervint, demandant qu'une autre soit désignée parce que je lisais trop vite. Me voyant froissée elle me demanda immédiatement pardon, me donna la lecture et sitôt le quart d'heure sonné, elle s'approcha, me dit : "Cette fois-ci la lecture a été bien faite !"

Jamais elle ne parle de sa famille. A une personne qui lui fait allusion à ses titres de noblesse, elle répond d'un ton ferme :

"Sachez que mon plus beau titre est celui de Fille de la Charité.

En 1948, ma Soeur ayant demandé et obtenu pour elle la permission d'une retraite en France pour revoir sa mère très âgée, elle demande de ne pas en profiter, assurant que "sa Maman sera certainement plus consolée de savoir que sa fille reste à son devoir que de la revoir une dernière fois."

Son esprit de foi envers l'autorité est total :

- Quand nos Supérieurs ont parlé, nous devons nous incliner, même si, dans notre petite jugeote, nous pensons avoir raison.

A une Soeur qui se permet une plainte :

- Assez, dit-elle fermement, je ne veux plus rien entendre; tout cela c'est de l'humain.

Ses moments de détente sont consacrés aux malades qu'elle console, encourage. Une Soeur ancienne exigeante reçoit particulièrement ses soins :

-Elle ne peut se rendre aucun service, il faut la plaindre et ne pas lui en vouloir quand elle adresse des reproches, c'est la maladie qui l'aigrit ainsi. Au fond, elle regrette ses petits écarts de caractère et offre ses souffrances pour le Séminaire, donc; nous y gagnons.

Sa délicatesse s'étend aux familles des Soeurs dont elle soulage discrètement les détresses.

Une petite, cornette qui a quitté le Séminaire, voilà bientôt trois ans, arrive le coeur angoissé; sa soeur s'est trouvée dans l'obligation de mettre son bébé mourant à l'hôpital. Le jeune ménage peut à peine joindre les deux bouts.

Ma Soeur Douzon connaissant l'état pécuniaire de la famille demande : " Mais comment votre Soeur règlera-t-elle tous les frais ? " Nous nous en remettons à la bonne Providence, répond la jeune Soeur .

La Providence agit par le coeur et la main de ma Soeur Directrice, qui veille la sortie de l'hôpital et envoie à la maman à la veille de la sortie, une enveloppe contenant tout ce qu'il faut pour régler l'hospitalisation avec ces mots : "A notre cher neveu, avec nos souhaits et l'assurance des prières du Séminaire " .

Comment dépeindre la reconnaissance de la petite maman et l'émotion de la Soeur, en apprenant six mois après ce geste délicat.

En décembre 1949, ma Soeur Directrice écrit :

" Le Bon Dieu m'envoie une épreuve que je reçois comme une grâce, car c'est par là que le bien se fait et que l'on vit plus en Lui, c'est la perte de la vue. Depuis trois ans un oeil est déjà pris de la cataracte et depuis quelques mois le deuxième aussi. Le mal progresse si rapidement que je vis dans un brouillard s'épaississant chaque jour. L'oculiste pense opérer le premier dans un mois. Jusqu'ici je continue la vie normale et cela n'empêche en rien la marche du cher Séminaire. La Sainte Vierge voit à ma place. Cette obscurité extérieure me donnera plus de lumière intérieure, espérons-le. Tout est divin et que Dieu soit loué de tout. Si telle est sa volonté, après l'opération, paraît-il, la vue reviendra complètement. "

Ces lignes ne surprendront pas celles qui ont vécu près de ma Soeur Douzon. Par sa continuelle mortification elle a mis en pratique la doctrine de Saint Paul.

"Je traite durement mon corps et je le tiens en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. "

En plus de l'incessant travail qui, peu à peu la réduit à n'être plus que l'ombre de Soeur Suzanne, si facilement plaisantée sur sa mine avantageuse, elle s'abstient de tout ce qui peut flatter le goût.. Adroitement, elle se prive d'un bonbon ou d'une friandise un jour de fête, tandis que pendant sa maladie, elle s'attarde à sucer un comprimé pour en savourer l'amertume.

Lorsque ses jambes amaigries ne la portent plus; elle s'affaïse, tombe, se blesse, mais ne se plaint pas et continue de se tenir à genoux, sans appui, malgré la souffrance qu'en éprouve son pauvre corps déformé et décharné. Lui demande-t-on de ses nouvelles ?

- Mais, je vais très très bien, répond-elle, et souriant, elle se tait sur ce qu'elle éprouve.

Il lui semble que s'arrêter, ce serait désertter. Son estomac ne supporte plus la nourriture mais elle se frappe la poitrine en disant :

-Cela va quand même puisque ma voix est forte, je peux donc encore parler du bon Dieu.

Cependant, lorsque les Supérieurs la prient de prendre sa retraite, qu'elle n'a ni désirée, ni demandée, et que son énergie l'empêche de croire nécessaire, le sacrifice est aussitôt consenti. Sa dernière instruction marque pour jamais les Soeurs du Séminaire. Elle la termine ainsi :

-Je vous ai souvent répété, nos Soeurs, qu'il fallait être le balai qu'on prend ou qu'on laisse. Aujourd'hui c'est à moi à le mettre en pratique.

Plus jamais, ma Soeur Douzon ne reparaitra dans le sanctuaire qu'elle a tant aimé. Dans la Maison Centrale elle se fait la plus modeste de toutes, s'efface, prie, médite, console. Aux heures de récréation seulement, pleine d'entrain et de joie, elle vient encore raconter quelque histoire du passé, mais jamais une de celles qui peuvent attirer louange ou estime.

"Bien souvent j'avais entendu parler de la sainteté de ma Soeur Douzon, écrit sa remplaçante; je fus convaincue qu'elle l'était réellement en la voyant lors de sa déposition!"

Quinze jours avant sa mort seulement, elle prend place à l'infirmerie, après une nouvelle chute douloureuse.

"Avouez que vous souffrez?" lui demande-t-on.

- Oui, c'est intolérable!...mais je veux souffrir, il faut que je souffre encore, je n'ai pas assez souffert, je dois souffrir pour les prêtres, pour le Séminaire.

La plupart du temps elle ne laisse voir que son bonheur intérieur :

"Je suis si heureuse, si heureuse que je ne pourrai vous le faire comprendre."

Ses dernières recommandations à une Soeur qui la visite sont celles-ci :

"Aimez les âmes, soignez les âmes de vos enfants par le catéchisme. Oh! les âmes, comme il faut les aimer !

La Vierge Marie que ma Soeur Douzon aimait tant considérer, selon un saint usage de la Communauté, comme l'unique Directrice du Séminaire de Beyrouth, lui accorda-t-elle le privilège de devancer la rencontre éternelle ? Il est permis de le croire. A une Soeur qui la voyant fixer un point lui demande :

"Vous voyez la Sainte Vierge ?

- Mais oui, répond-elle. Ne la voyez-vous pas ?...

Et, à sa toute dernière minute, dans un sourire céleste elle s'écria :

- voilà que je commence une vie nouvelle.

Une semaine avant Noël, en ce 18 Décembre 1950, Jésus de Bethléem, le Jésus de Soeur Suzanne, transplantait son "beau lis" dans les parterres du ciel.

